

Simon Boulerice : l'enfance au coeur

Raymond Bertin

Number 135 (2), 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63131ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bertin, R. (2010). Review of [Simon Boulerice : l'enfance au coeur]. *Jeu*, (135), 144–149.

RAYMOND BERTIN **SIMON BOULERICE :**
L'ENFANCE AU CŒUR

Il est toujours fascinant de voir surgir un nouveau créateur qui, malgré sa jeunesse, tire dans toutes les directions, touchant juste chaque fois. Cette impression de découvrir un talent inhabituel, naissant mais incroyablement prometteur, semble très partagée dans le cas de Simon Boulerice. Auteur dramatique, romancier et poète, comédien, danseur, metteur en scène, le jeune homme de 27 ans était partout ces derniers temps et ses nombreux projets risquent de le ramener à l'avant-scène à répétition dans les temps à venir¹.

J'ai rencontré Simon Boulerice à son retour de Charlevoix, où il avait joué, la veille et l'avant-veille, son solo *Simon a toujours aimé danser*² à l'invitation d'une amie professeure de sociologie au cégep ; cela dans des conditions difficiles : « Ce n'était pas dans le théâtre, mais à l'agora, précise-t-il : des gens entraient et sortaient ; le premier soir, c'était plein, ça parlait beaucoup,

des cellulaires sonnaient, ça m'a un peu déstabilisé. En plus, je n'ai pas eu de générale : des gens jouaient au ping-pong pendant que je répétais. Hier soir, il y avait juste une dizaine de personnes, j'étais déçu, j'avais moins envie de jouer, et ce fut formidable ! J'ai senti un respect incroyable. Pour plusieurs, il s'agissait d'un premier contact avec le théâtre : ils ont 17 ans et, à Charlevoix, ils ont peu accès au théâtre. Je me suis senti plus investi d'une mission qu'à Montréal, où le public est déjà un peu conquis, où la thématique a moins d'importance. Je suis content d'avoir joué devant des jeunes que ç'a peut-être brusqués. Des gars sont venus me serrer la main, très sincères, pour me féliciter. Ça fait plaisir, surtout quand tu sens qu'ils ne veulent pas être là. J'ai réussi à les gagner, c'est précieux. »

Ce solo, qui lui a permis de remplir la salle Jean-Claude Germain pendant trois semaines en janvier, Simon Boulerice l'a créé en 2007 au Fringe, l'a joué au OFF.T.A., puis en Afrique au festival le FETAAR à N'Djamena (Tchad), ainsi qu'au Carrefour international de théâtre de Québec en 2009. L'expérience africaine, enrichissante, ne fut pas de tout repos : « Les organisateurs cherchaient un spectacle avec un comédien, car ils n'avaient pas de budget du tout. J'ai eu une bourse pour me rendre là-bas, eux m'ont logé et nourri. Ça n'a pas été facile, même pour les Africains : il faisait excessivement chaud, 47 °C

1. Cet article résulte d'une longue entrevue que j'ai réalisée pour la revue *Lurelu*, dans laquelle a paru en mai un texte relatant l'approche et les réalisations de Simon Boulerice dans le domaine du théâtre jeunes publics.

2. Voir ma critique du spectacle, présenté plus tôt au Théâtre d'Aujourd'hui, à la suite de cet article.



Simon Boulerice dans sa pièce solo *Simon a toujours aimé danser*, présentée au Théâtre d'aujourd'hui en janvier 2010. © Carolyne Scenna.

en mai, et nous dormions dans des cases. Je n'ai pas fermé l'œil pendant deux semaines. Mais le spectacle s'est bien passé. Il y a une thématique homosexuelle assez évidente ici. Là-bas, je ne savais pas si je devais me censurer ou non ; le directeur du festival, très évasif, ne répondait jamais clairement à mes questions. Comme l'homosexualité est quand même passible d'emprisonnement, ça me stressait beaucoup. Une amie camerounaise m'a dit – c'est son point de vue : "Ne t'en fais pas, pour un Blanc homosexuel, au Tchad, c'est très différent que pour un Africain : comme il est encore perçu comme un colonisateur, il n'y a pas de problème. Même qu'un Blanc peut faire sa vie avec un Noir et ça se passe très bien. Mais on n'en parle pas. Dans le spectacle, d'après moi, ils ne le verront pas." En effet, après la représentation, personne n'en a parlé. J'étais très près de certains d'entre eux qui m'envoient encore des courriels pour savoir comment va ma copine... Ils trouvaient ça drôle quand je parlais du prince charmant, c'était juste une figure emblématique du conte de fées, non ancrée dans le réel, et comme j'étais seul... Si j'avais embrassé un garçon, ç'aurait été différent. Pour eux, ça tenait du clown, de la farce : ils riaient beaucoup. »

Audace dans la création

Pour qui a vu *Simon a toujours aimé danser*, les craintes du créateur pouvaient paraître fondées. Comme pour qui a lu son premier roman, *les Jérémiaades*, paru aux éditions du Sémaphore fin 2009 : un garçon de 9 ans, Jérémie, y narre ses amours fougueuses avec un adolescent roux de 15 ans, Arthur. Dans son spectacle, le personnage-narrateur de Simon Boulerice raconte ses premiers émois amoureux, sa quête du prince charmant, en dansant, reprenant la gestuelle des danseuses érotiques. Sa pièce *Qu'est-ce qui reste de Marie-Stella ?*³ met en scène trois enfants de 12 ans empêtrés dans les nouveaux diktats de la séduction et les jeux sexuels dans une cour d'école primaire. En jouant dans la zone sensible du passage de l'enfance à l'adolescence – presque tous ses personnages sont des préadolescents –, le moins qu'on puisse dire, c'est que le jeune auteur prend des risques, dérange, provoque... avec le sourire ! La candeur, la fraîcheur de son regard sur l'enfance, le ton à la fois authentique, poétique, toujours juste, de son écriture, où cruauté et tendresse se mêlent à l'humour, sont les meilleurs atouts de ce créateur audacieux.

3. Voir la critique de Daphné Bathalon, *Un pied dans le monde adulte*, dans *Jeu* 130, 2009.1, p. 9-11.



Simon a toujours aimé danser, écrit et interprété par Simon Boulerice, mis en scène par Sarah Berthiaume (Abat-Jour Théâtre, 2010). © Carolyne Scenna.

« L'artiste est inconscient, il ne réfléchit pas beaucoup avant de faire les choses ; ce n'est qu'après qu'il se pose des questions », lance-t-il en parlant de lui-même. Ainsi, la question de la différence d'approche, qu'il écrive pour les adultes ou pour les jeunes, ne lui vient qu'après coup. Récemment en résidence de création à l'Arrière Scène, il travaillait à un autre solo qui, cette fois, devrait s'adresser aux jeunes. « Je n'aime pas du tout la censure, mais j'ai pensé durant un certain temps que je devais me censurer », avoue-t-il, avant d'expliquer que l'expérience de *Simon a toujours aimé danser*, qui a été vu par des groupes d'élèves de 14, 15 ans, dont les réactions ont été fortes, lui a ouvert des horizons : « Je me suis dit que, si ces jeunes avaient adhéré à mon univers un peu *tricky*, je n'avais pas vraiment à me censurer. » Pour la création de son solo, intitulé *les Mains dans la gravelle*, il a rencontré à plusieurs reprises un groupe d'élèves de quatrième année, qu'il affirme avoir trop écoutés, voulant leur plaire. Après une première version jugée trop sage par son mentor, Serge Marois⁴, il a réécrit la pièce, en a fait quelque chose de « beaucoup plus près de ce qu'[il] peut écrire pour des adultes ».

Entre le cru et le cruel, Simon Boulerice trouve son champ d'exploration de l'enfance. Il répète avoir une excellente mémoire de sa propre enfance, dont il utilise les émotions et les sensations, très vives en lui, plutôt que les faits et les événements vécus. Il veut dissiper les malentendus : ni *Simon a toujours aimé danser* ni *les Jérémiaades* ne sont des œuvres autobiographiques. Ce sont des transpositions d'une enfance où chacun peut reconnaître des éléments de la sienne. Toujours prêt à tester les limites – « J'ai tendance à être cru, j'essaie de polir un peu, mais je me souviens qu'enfant j'étais aussi cruel que les autres ; cette cruauté appartient à l'enfance, il ne faut pas l'évacuer » –, il souhaite présenter ses spectacles aux jeunes, quitte à en retrancher ou rectifier certains passages.

Faire flèche de tout bois

Comme d'autres, à sa sortie de l'Option-Théâtre du collège Lionel-Groulx, en 2007, Simon Boulerice a fondé une compagnie, Abat-Jour Théâtre, avec son amie et complice Sarah Berthiaume⁵, auteure, comédienne et metteuse en scène comme

4. Serge Marois est directeur artistique de l'Arrière Scène.

5. Avec l'auteur, Sarah Berthiaume a mis en scène *Simon a toujours aimé danser* et jouera le solo *Martine à la plage*, écrit et mis en scène par Simon Boulerice, qui sera présenté au Bain St-Michel à l'automne 2010.

lui. Leur credo : « Rendre beau le moins beau, véritable rareté, à notre sens, dans le paysage culturel actuel », puis encore : « Toutes nos œuvres ont des assises personnelles, au centre de nos vies. Elles partent de nous, et combinent tout naturellement notre côté poétique et notre côté populaire, notre côté sacré et notre côté profane... » (Extraits du dossier de presse.) Il y a là l'idée de faire les choses à peu de frais : « On prend ce qu'on a, on n'achète presque jamais rien, ça ne coûte pas cher faire du théâtre pour nous, lance Simon Boulerice, poursuivant : généralement, j'aime ce que les gens ne trouvent pas beau. Je m'en suis rendu compte avec le temps : depuis tout petit, j'aime les choses que les gens n'aiment pas, j'ai toujours aimé les mal-aimés... Comme si je cherchais à rétablir une justice dans le monde en aimant ce que les autres aiment moins. »

Cette vision esthétique oriente bien des choix : « J'aime jouer dans des espaces dénudés, enlever les rideaux, utiliser les fenêtres donnant sur l'extérieur. On doit faire avec le lieu, alors j'aime savoir où je jouerai pour pouvoir investir ce lieu. J'utilise la craie dans plusieurs de mes spectacles. Pour moi, c'est le pouvoir de l'imaginaire : on trace une porte et tout est là, le palais surgit. Tout est possible en évoquant les choses, c'est la force du théâtre. » S'il qualifie d'artisanal son travail scénique,

celui-ci s'appuie toujours sur le texte et sur le jeu. Avant ses études en interprétation, il a étudié la littérature et la dramaturgie à l'UQAM, puis le mouvement au Conservatoire de danse de Montréal et chez Omnibus. Chaque pièce qu'il écrit porte en filigrane quelques références aux contes de fées : « Je m'inspire des contes ou de la mythologie pour suggérer un deuxième niveau. Dans mon solo, par exemple, il y a une scène d'amour où mon personnage se prend pour Médée. Pour moi, Médée est l'archétype de la furie, de l'amoureuse abandonnée qui "pète une coche", et ça, un jeune homosexuel de 22 ans peut ressentir la même chose, se comparer à elle. J'aime utiliser en toile de fond des figures emblématiques pour, par osmose, me projeter en elles. »

Une imagination débordante

Avec *les Mains dans la gravelle*⁶, Simon Boulerice voulait parler de la pauvreté dans une forme de théâtre pauvre. *Le Petit Poucet* lui a inspiré cet enfant qui cherche des pierres précieuses dans la cour de gravelle de son immeuble. Ses accessoires seront des objets sans valeur du quotidien, comme ce petit contenant

6. La première du solo aura lieu à l'Arrière Scène, à Belœil, le 30 janvier 2011.



Simon a toujours aimé danser, écrit et interprété par Simon Boulerice, mis en scène par Sarah Berthiaume. Spectacle d'Abat-Jour Théâtre, présenté au Théâtre d'Aujourd'hui en janvier 2010. © Carolyne Scenna.

de jus Oasis qui, avec une paille, posé sur son épaule, évoque un oiseau. Une de ses pièces jeunes publics, *Éric n'est pas beau*⁷, adaptation lointaine du conte de Perrault, *Riquet à la houppe* (Riquet devenant Éric pour l'occasion...), traite de l'amitié entre un garçon et une fille se transformant en éveil amoureux. Par ailleurs, il avait commencé une pièce inspirée de l'une des demi-sœurs de Cendrillon : « J'écrivais sur la vie de Javotte avant l'arrivée de Cendrillon : elle est très humaine, quelquefois gentille avec sa sœur Anastasie. Finalement, *Javotte* sera un roman pour adultes... Ce sont de tout petits chapitres, comme un journal intime. Ça raconte comment elle est devenue un monstre. » Créateur prolifique, Simon Boulerice, calepin en main, écrit tous les jours, mène plusieurs projets à la fois, de façon compartimentée, « au compte-gouttes dans tout », dit-il. Ayant toujours eu une imagination foisonnante, il dit avoir voulu magnifier, débanaliser son enfance où il ne se passait rien d'extraordinaire, en la théâtralisant.

Avec *Pig*, une pièce pour adultes pour laquelle il bénéficiait récemment d'un atelier de travail au Centre des auteurs dramatiques, sous la direction de Claude Poissant, le jeune auteur abordait son plus grand chantier d'écriture, auquel il a consacré trois années. L'œuvre évoque le cinéaste Roman Polanski et l'assassinat sordide de sa jeune épouse, l'actrice Sharon Tate, en 1969, par la secte satanique de Charles Manson. « Cette histoire m'a tellement troublé, raconte-t-il : elle venait d'être déclarée la plus belle femme du monde, elle était enceinte, ils lui ont coupé un sein et ont écrit *Pig* sur les murs de sa villa avec

son sang. La pièce met en scène un petit garçon, Paul – le bébé de Tate devait s'appeler Paul –, qui, un soir d'Halloween à Saint-Rémi de Napierville⁸, déguisé en petit cochonnet, disparaît dans la forêt. Puis il atterrit dans la villa de Sharon Tate, et c'est comme si elle retrouvait l'enfant qu'elle n'a jamais eu, en petit cochonnet. C'est ma pièce la plus complexe et celle dont je suis le plus fier », dit-il, avant de rendre hommage à l'intelligence dramaturgique de Claude Poissant : « J'ai tendance à toujours boucler mes scènes, lui m'a proposé de les resserrer en les terminant en apnée par des questions sans réponse. Et c'est tellement plus efficace : ça finit toujours sur une note trouble. » Le dramaturge Serge Boucher, qui lui a enseigné au secondaire, figure parmi ses modèles, avec ses œuvres coup-de-poing, où la tragédie affleure dans la plus banale quotidienneté. Comme lui, il lui arrive de conclure ses pièces et ses romans par une explosion tragique fracassante.

Touche-à-tout enthousiaste, Simon Boulerice aime faire de la mise en scène en écrivant, prévoir les musiques, s'inspirer des arts visuels : « J'aime orchestrer tout ça, j'aime le côté casse-tête, la mise en forme, la conceptualisation. » Il écrit beaucoup de poésie, s'est vu décerner le prix Piché de poésie par l'Université du Québec à Trois-Rivières et le Festival international de la poésie pour son recueil *Saigner des dents* (2009, Écrits des Forges). Il aimerait signer des romans pour enfants : « J'ai encore beaucoup de tendresse en moi et je pense que je pourrais écrire pour les tout-petits. » Ce serait pour lui une occasion de finir ses histoires sur une ouverture lumineuse, avec plus d'optimisme. ■

7. *Éric n'est pas beau* sera créée par le Théâtre du Gros Mécano en novembre 2010.

8. Simon Boulerice est né et a grandi à Saint-Rémi.

Simon a toujours aimé danser, écrit et interprété par Simon Boulerice, mis en scène par Sarah Berthiaume (Abat-Jour Théâtre, 2010). © Carolyne Scenna.



LE MOI ET SON DOUBLE

Simon a toujours aimé danser

TEXTE ET INTERPRÉTATION **SIMON BOULERICE** / MISE EN SCÈNE **SARAH BERTHIAUME**,
SECONDÉE PAR **SIMON BOULERICE** / SCÉNOGRAPHIE ET MUSIQUE **SARAH BERTHIAUME**
ET **SIMON BOULERICE**. PRODUCTION D'ABAT-JOUR THÉÂTRE, PRÉSENTÉE À LA SALLE
JEAN-CLAUDE GERMAIN DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI, DU 12 AU 30 JANVIER 2010.

... alors je fais des bulles de Pepsi
avec des pailles tordues
ça me donne autant de juvénilité
que le sautilleme[n]t de ton rire
dans mon cou
et la danse de mon sexe
sur ta hanche¹...

Entre poésie et crudité, entre humour et audace, entre Dieu et le sexe, entre le hockey et la danse, entre la joie créative de l'enfant et le frein humiliant qu'on veut lui imposer, et avec le sourire large de la candeur de sa jeunesse, sans prétention mais la tête haute, Simon Boulerice a composé et incarné un émouvant et dérangeant conte moderne découlant de sa propre enfance, augmentant celle-ci d'une portée universelle. Son choix de l'autofiction théâtrale nous met en présence d'un acteur-personnage qu'on pourrait associer à l'univers de la performance : le Simon du titre, c'est lui et ce n'est pas lui, mais ça demeure lui en bonne partie. Ce qu'il nous raconte ne lui est pas nécessairement arrivé dans les faits, mais les sensations, les émotions, il les a vécues, les a retenues et les restitue avec brio. Tout simplement, nous semble-t-il. Mais pour atteindre une telle simplicité, il faut sans doute travailler beaucoup. Ou être singulièrement doué.

Accueillant le public dans la petite salle Jean-Claude Germain comme s'il recevait des amis dans sa chambre, Simon, vêtu d'un pyjama, crée rapidement l'intimité par ses confidences. Répétant des énoncés du genre « comme je n'ai pas d'orgueil », « comme je n'ai pas de scrupules », il use d'autodérision, dévoile ses rêves et ses désirs sans gêne et sans fausse modestie. Le spectacle est divisé en sept parties de longueurs variées, intitulées *Simon et le legs*, *Simon et la religion*, *Simon et le jeu*, *Simon et la musique*, *Simon et l'amour*, la plus longue... inévitablement suivie de *Simon et la rupture*, puis, enfin, de *Simon et la danse*.

Pour annoncer chacun de ces segments, l'interprète en inscrit le titre à la craie sur le mur du fond. Ses histoires d'enfant sont ponctuées par des chansons américaines et des solos dansés assez enlevés pour un espace aussi exigü.

Son environnement se compose d'objets hétéroclites et anodins auxquels il donne une cohérence éloquente, liée à des moments de son enfance : un vieux téléviseur avec son magnétoscope – pour revoir *la Petite Sirène* de Disney ou une scène (d'audition ?) où on le voit interprétant un extrait de *la Voix humaine* de Cocteau –, des lampes dépareillées avec leurs fils qui traînent et des abat-jour qu'il mettra sur sa tête comme s'il essayait des chapeaux, des petites boîtes à musique, un sac contenant son équipement de hockey. Un bric-à-brac si baroque qu'il en devient esthétique.

L'enfance contrariée

À 6 ans, je voulais suivre des cours de danse. Ma mère m'a inscrit dans une ligue de hockey. Moi qui avais la grâce de Nijinski ou de Noureev.

Moi qui aurais pu devenir un grand danseur de vidéoclips.

Je ne suis pas devenu un grand joueur de hockey, même pas un tout petit. Je ne suis pas devenu danseur non plus.

Entamant son récit, Simon évoque l'enfant qu'il aurait aimé mettre au monde, qui serait à son image mais améliorée, qui saurait se défendre contre la méchanceté. Puis, il raconte qu'enfant, il a bénéficié d'une belle voix de castrat. « J'étais gras, et j'étais persuadé que la pureté de ma voix allait de pair avec mon surplus de poids », dit-il. Or, à 12 ans, après avoir beaucoup maigri, alors qu'il chantait un solo à l'église du village, sa voix mua « en direct » devant l'assistance et, du coup, il perdit la foi. À partir de ce moment, il nota l'intérêt de certains princes contemporains pour sa personne... Et l'acteur d'entreprendre une danse lascive – audace

– devant une fenêtre donnant sur l'extérieur du théâtre...

Saupoudrant sa narration de références culturelles bigarrées, de Whitney Houston à Susan Sarandon, en passant par Maria Callas ou le *Miserere* d'Allegri dont Mozart, à 14 ans, retranscrivit la partition de mémoire après ne l'avoir entendue qu'une seule fois, Simon nous fait part de son amour du jeu, lui qui a toujours rêvé qu'on avait caché des caméras pour épier ses gestes et que sa vie serait un grand film bouleversant. Puis, passant de l'humour à la tendresse de la poésie, il évoque cet amour enfin venu : « ... dehors ta main sur la mienne/ c'est mon cœur le sais-tu ? », mais tôt ou tard, le beau rêve s'achève et la colère monte. L'acteur revêt une « armure » de joueur de hockey pour se faire guerrier, fomentant les pires vengeances. Son guerrier s'identifie au personnage de Médée, « une Médée contemporaine si pathétique que la mythologie n'a pas voulu de moi », lance-t-il.

Repensant à sa mère, la seule personne qu'il aime l'ayant un jour invité à danser un slow, elle qui a reconnu son amour de la danse mais qui l'a quand même inscrit à une ligue de hockey, il s'écrie : « Y a-t-il un mot dans la liturgie pour définir une mère qui crucifie son fils par accident ? » Parvenant à la fin de son récit, de son conte, Simon évoque le souvenir du petit garçon qu'il a été, souriant, heureux, dansant et chantant, qui a fini par grandir, « un peu trop gras pour son âge », « un peu trop gracieux pour son sexe ». Celui qui, un jour, osa danser devant toute sa classe : « Il y eut quelques rires, un peu de mépris, et un tout petit peu de respect », avoue-t-il, avant de conclure : « On danse. On se moque de nous. On redance. C'est plus fort que nous. » Entre le hockey et la danse, entre joie et tristesse, entre candeur et crudité, c'est ce petit peu de respect que l'enfant revendique ; et c'est le biais par lequel le créatif Simon Boulerice parvient à nous toucher.

R. B.

1. Les extraits sont tirés du tapuscrit fourni par Simon Boulerice.